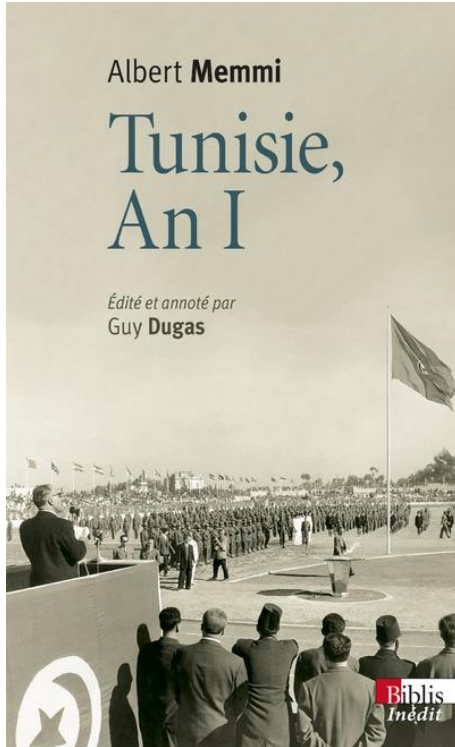


# Albert Memmi, dedans et dehors. *Par le professeur Albert Bensoussan*



**Albert Memmi**

***Tunisie, An I***

Édité et annoté par Guy Dugas

Biblis, CNRS éditions, Paris, 2017, 226 p., 10 €.



S'il est un homme à avoir pensé la Tunisie au temps de l'Indépendance, c'est bien l'écrivain Albert Memmi, romancier à succès – prix Carthage 1953 –, intellectuel engagé et sociologue accompli. La littérature de langue française en Tunisie commence réellement avec lui et la publication en 1953 de *La statue de sel*, roman édité par ce grand découvreur que fut Maurice Nadeau (alors directeur aux éditions Correa de la collection « Le Chemin de la vie » qui publia Durrell, Miller ou Malcolm Lowry) et qui sera préfacé par Albert Camus. Memmi est alors un Tunisien convaincu et un Africain né. C'est lui qui rapporte qu'au lycée, le professeur qui l'interrogeait s'était exclamé, au vu de son

accent, ou de son physique : « L'Afrique vous parle ! » Eh bien ! cette fois il nous parle de son Afrique, et plus précisément de son pays auquel le rattachent ses fibres les plus intimes : la Tunisie.

Né en 1920, à l'approche de son centenaire, il nous livre ici ses carnets intimes, ceux où il a noté, presque au jour le jour, ses impressions quand la Tunisie se préparait à devenir indépendante (en 1956), se débattait en luttes intestines, installait Bourguiba (qui sera proclamé « président à vie ») sur son trône – le journal télévisé dans les années 70/80, quand je visitais cet attachant pays, nous montrait à chaque séquence Monsieur le Président

derrière son bureau, se levant empressé pour recevoir tel haut dirigeant, tel dignitaire, tel ambassadeur, lui serrant la main et le gratifiant de cet éclatant sourire qui faisait tout son charme. Oui, la Tunisie était pleine de charme et l'on se plaisait à évoquer Didon, les Phéniciens, Carthage, la lumineuse civilisation qui avait inventé notre alphabet et son écriture – les caractères hébraïques, à l'évidence, en sont redevables – et nous, natifs du Maghreb, aimions ce pays d'autant plus qu'après son Indépendance l'Algérie, arabisée, islamisée à outrance, nous était interdite. Eh bien ! ce que montre Albert Memmi dans ses carnets – et il le ressasse jusqu'à plus soif – c'est l'impossibilité d'avoir une place dans ce pays nouvellement affranchi du colonialisme où seuls les musulmans avaient droit de cité. La Tunisie, cette Ifriqiya berbère qui fut carthaginoise, romaine, vandale, byzantine, arabe et ottomane, puis française (le protectorat date de 1881), choisit résolument son camp en 1958 en intégrant la Ligue Arabe. Et tant pis pour l'immense population berbère (le même sort affligera la Kabylie et les Aurès, colonisés par l'arabité : que sont devenus les Imazighen, ces « Hommes libres » ?). On notera, néanmoins, que le président Bourguiba, dans son discours de Jéricho, en 1965, fut le premier de ses dirigeants à appeler les pays de la Ligue Arabe à la reconnaissance d'Israël ; on connaît la suite : lettre morte. De fait, la Tunisie, dès lors qu'elle acquit son Indépendance et proclama dans l'article II de sa Constitution : « La Tunisie est un état

islamique de langue arabe », exclut des affaires publiques et des instances décisionnaires juifs et chrétiens, même s'ils n'avaient que peu d'attaches avec leur religion supposée. Voilà ce qui interpelle le sociologue Memmi qui ne cesse, dans cet essai, d'interroger l'identité et la place de l'Autre dans la société tunisienne. Lui qui, en Tunisie, dans la Tunisie nouvelle, s'est senti à la fois dedans et dehors.

Sa vie durant, Memmi aura réfléchi aux différences entre les êtres et à la difficulté des sociétés à les accepter, à les intégrer – le plus souvent, la bannière du multiculturalisme claque au vent. En fait, toute son activité intellectuelle, dans son combat contre l'injustice, la discrimination et pour la liberté, a tourné autour d'un seul mot : racisme, et d'un seul concept, qu'il inventa, l'*hétérophobie*, autrement dit la haine de l'Autre. S'étant défini comme « un Juif tunisien de culture française et de gauche », il note, le 12 mars 1956 (soit huit jours avant la proclamation d'Indépendance) « qu'au sein de la communauté tunisienne, il y a des problèmes spécifiques aux Juifs, posés par ma non coïncidence avec les musulmans. Que nier ces difficultés, ne pas les voir, c'est fermer les yeux (ainsi pour le problème d'Israël ; ainsi pour le problème de la religion musulmane et de la part qu'elle prendra dans le futur état) ». Cela ne peut être plus clair pour lui et, un an durant, dans ses carnets, il pèsera et pensera cent fois ce problème qui, à partir de son cas personnel – la place d'un Juif dans la (bientôt) république tunisienne –, passe au crible l'identité,

l'exclusion et le racisme. Il notera le 8 avril, donc trois semaines après l'Indépendance, au milieu des désordres et à chaud : « Que des faits d'antisémitisme soient souvent des diversions colonialistes, des provocations, c'est vrai, mais que la tentation raciste soit constante chez les arabes actuels, c'est non moins évident ». Quelle désillusion et que d'amertume dans ce constat chez des gens qui, comme lui, ont tant lutté pour l'affranchissement de la Tunisie de la tutelle coloniale ! À cet égard, le cas de l'historien Paul Sebag est des plus éclairants : voilà un Juif tunisien, membre actif du parti communiste, arrêté à ce titre, incarcéré et torturé par les autorités de Vichy, qui lutta des années durant pour la libération de la Tunisie, et qui est mis sur la touche du PCT (parti communiste tunisien) à l'avènement de l'Indépendance, puis chassé de son poste de professeur à Tunis. Le 19 juin, Memmi qui le rencontre note les propos de Sebag, qui sent venir l'exclusion : « Nous avons lutté pour que les Tunisiens fassent leurs études dans leur langue maternelle. Maintenant, les Juifs, comme les Français, ont comme langue maternelle le français. Il n'y a pas de raison pour les soumettre à leur tour à cette rupture. Il faut des mesures de *transition*. (Alors que Bitché Slama souhaitait (comme les destouriens) une arabisation totale et *immédiate*) ». Memmi, avec sa logique implacable, conclut : « 1./ Il faut aider les Tunisiens parce que leur cause est juste. 2./ Partir parce que cette cause n'est pas la

mienne ». Telle est sa dialectique du dedans/dehors. Les quelque cent mille Juifs tunisiens n'eurent, en effet, d'autre solution que de partir, qui en France, qui en Israël, et il ne reste aujourd'hui dans ce pays où ils s'enracinaient depuis plus de deux mille ans qu'entre 1500 et 2000 Juifs, à Tunis, Nabeul ou Djerba où ils sont les gardiens d'un des lieux les plus saints du judaïsme : la Ghriba. Paul Sebag, pour sa part, homme internationaliste s'il en fût, conclut, amer : « Je ne voulais pas tenir compte du fait juif. Il s'impose à moi ». Rejoignant, par-dessus la Méditerranée, le raisonnement de Jacques Lanzmann, communiste (jusqu'en 1957), sympathisant castriste et engagé dans le combat algérien auprès du FLN, qui écrit à Georges (frère de) Memmi : « Si la guerre éclatait en Israël, j'irais me battre » (note du 11 mars 1956). Ce qui nous vaut, quelques mois plus tard, cette lucide constatation d'Albert Memmi : « L'attachement de *tous* les Juifs à Israël est *un acte de méfiance* envers tous les autres pays (malgré l'extraordinaire bonne volonté des Juifs envers leurs pays d'adoption) parce qu'ils ne sont pas *sûrs* du lendemain, même en France... » Comment ne pas voir l'actualité, aujourd'hui, d'une telle affirmation lorsqu'un parti présidentiable ose faire croire que les Juifs de France auraient la double nationalité (française et israélienne) et qu'il entend – à Dieu ne plaise – la supprimer ? Un Romain Gary, dans sa sagesse, se bornait à ce constat : « Israël, c'est important pour les Juifs ». Pour sa part, Albert Memmi appartient

au comité de parrainage du mouvement « La Paix Maintenant », œuvrant pour que sur cette terre déchirée de Palestine Juifs et Arabes puissent vivre en partage et en harmonie. Y a-t-il quelque alternative au destin juif, une échappatoire ? « Soyons sérieux, note Memmi. Le juif n'a pas la liberté de se choisir juif ou non-juif, il est *juif*, il ne reste plus qu'à être librement juif ».

L'originalité et la valeur d'un tel livre, qui vient à son heure, tient à l'authenticité et à l'acuité de notes prises au jour le jour, sans nul déguisement, sans afféterie ultérieure, sans réinterprétation des faits a posteriori. Le mémorialiste note tout ce qui retient son attention, avec même, parfois, la drôlerie du quotidien, comme lorsque surgit, au détour des pages, Bourguiba « en caleçon ». Ou lorsqu'il note, après un départ en vacances avorté :

« Je veux bien ne pas partir, à condition d'avoir quelqu'un contre qui grogner pour m'avoir empêché de partir » ! Ainsi les petites faiblesses ou les sautes d'humeur sont-elles consignées dans ces cahiers d'écolier – avec même quelques fautes d'orthographe – où Memmi rédigeait ses notes, à côté des grandes intuitions et des vérités du sociologue, celui qui dans ses *Portraits*<sup>1</sup>, multipliait les analyses aiguës et les justes aperçus : Portrait du colonisé, du colonisateur, du Juif, de l'Arabe, de la femme, de l'Autre... Pour beaucoup et pour nous, Albert Memmi, en son grand âge, demeure, soixante ans après avoir commencé à jeter des notes sur ces pages, un guide lumineux et un sage.

Albert Bensoussan

---

1 Albert Memmi, *Portraits*, édition critique coordonnée par Guy Dugas, éditions du CNRS, collection « Planète libre », 2015, 1290 p., 45€. Cf. *La Nouvelle Quinzaine littéraire*, n°1129 - juin 2015, « Memmi tel qu'en lui-même », par Albert Bensoussan.